

la parole de vie, au milieu des Apôtres qui ont fait retentir à Rome et dans tout son empire la bonne nouvelle de l'Évangile, elles nous disent en quelque sorte qu'elles sont comme Jésus-Christ vivant toujours au milieu de



11. — Les Saintes Écritures, devant l'évêque conférant les ordres sacrés. Catacombe de Sainte-Domitille.

nous et continuant à faire entendre sa voix et ses enseignements à ses fidèles.

Dans le cimetière de Sainte-Domitille, pour montrer l'importance et la sainteté de l'ordination sacerdotale,

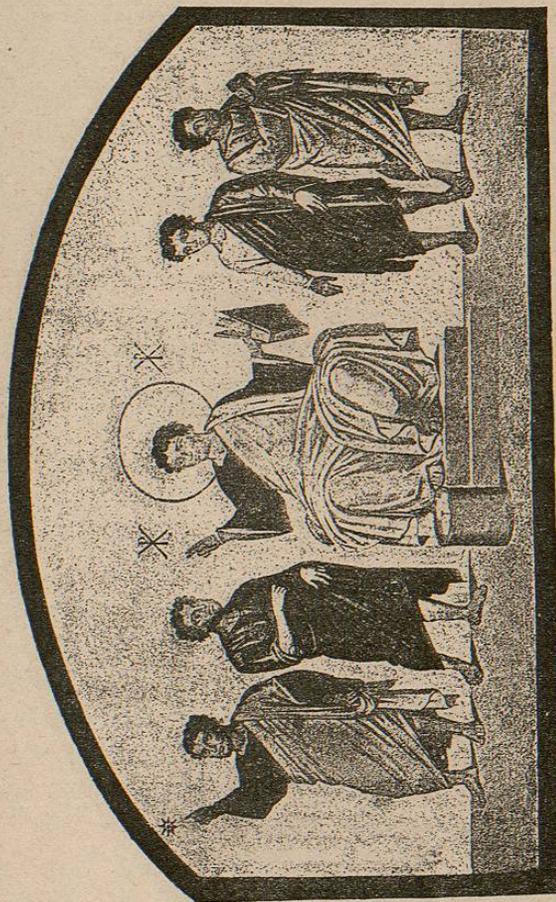
P. Aringhi, *Roma subterranea novissima*, 2 in f°, Rome, 1651, t. 1, p. 529 ; Th. Roller, *Les Catacombes de Rome*, 2 in-4°, Paris (1881), t. II, pl. LXXIV, 2, p. 201-202.

et sans doute aussi pour rappeler au prêtre qu'il doit toujours étudier et prêcher la parole de Dieu, l'artiste chrétien a aussi représenté les Livres Saints, dans le *scrinium*, devant l'évêque qui impose les mains aux ordinands¹. Cette fresque forme le centre de la petite coupole d'une chapelle. Tout autour sont représentés Moïse frappant le rocher, Noé recevant dans l'arche la colombe qui rapporte le rameau d'olivier, les trois enfants dans la fournaise, le sacrifice d'Isaac, le miracle de la multiplication des pains. Les Saintes Écritures sont placées au milieu de toutes ces scènes, comme pour indiquer la source d'où celles-ci sont tirées.

Ce sont tous les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament que l'artiste a représentés, dans la fresque de Sainte-Domitille, comme dans celle des Saints-Nérée-et-Achillée. Dans une belle peinture de la catacombe de Sainte-Balbine, nous avons seulement les quatre Évangiles, mais les Évangélistes y sont peints eux-mêmes avec leur œuvre². Le divin Maître, couronné d'un simple nimbe, est assis au milieu, sur une

¹ Figure 11. Bottari, *Roma sotterranea*, t. II, pl. LIX, p. 23, a mal compris le sujet ; P. Aringhi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 539, ne l'explique pas dans son texte, p. 538. Cf. *ibid.*, p. 542, deux personnages isolés et dans l'action d'enseigner, chacun avec une ciste remplie de volumes. L'un d'eux tient même un volume à la main. Cf. Garrucci, *Storia dell' arte*, t. II, pl. 24, au centre.

² Figure 12. D'après une fresque de la catacombe de Sainte-Balbine, attenante à celle de Saint-Calliste. Roller, *Catacombes de Rome*, t. II, pl. LXXXIV, n° 7 ; Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, in-f°, t. II, Prato, 1873, pl. XVII, n° 2, et p. 21. Ce sujet est reproduit dans Perret, mais d'une manière peu exacte. Perret, *Les Catacombes de Rome*, t. I, pl. 50.



12. — Jésus - Christ et les quatre Évangélistes. Catacombe de Sainte-Balbine.

sorte de trône, couvert de draperies. Il parle à ses quatre historiens, debout autour de lui, et semble leur dicter ce qu'ils doivent écrire. Devant lui sont les quatre *volumina* des Évangiles, dans le *scrinium*¹. Le premier Évangéliste, à gauche, est saint Matthieu, qui montre du doigt l'étoile des Mages, dont il a raconté l'histoire. Le second, du même côté, près de Notre-Seigneur, est probablement saint Marc. A droite, le plus rapproché du Maître est saint Luc. A l'extrémité est saint Jean, recueilli et méditatif, contemplant en quelque sorte la génération éternelle du Verbe.

Voilà les représentations que les premiers chrétiens aimaient à avoir sous les yeux. C'est ainsi qu'ils rendaient hommage aux Écritures, en leur donnant partout une place d'honneur, comme on la donne à des portraits et à des souvenirs de famille.

Quand la religion chrétienne eut triomphé de ses ennemis et converti les empereurs; quand, après tant de luttes et de combats, les disciples de Jésus-Christ eurent enfin conquis le droit de manifester au grand jour leurs sentiments comme leurs croyances, tous s'empressèrent à l'envi de témoigner publiquement aux Livres Saints le respect qui leur est dû. Nos Saintes Écritures avaient été, si l'on peut ainsi dire, à la peine; il était bien juste qu'elles fussent à l'honneur. Les persécuteurs avaient poursuivi les manuscrits de la parole de Dieu avec le

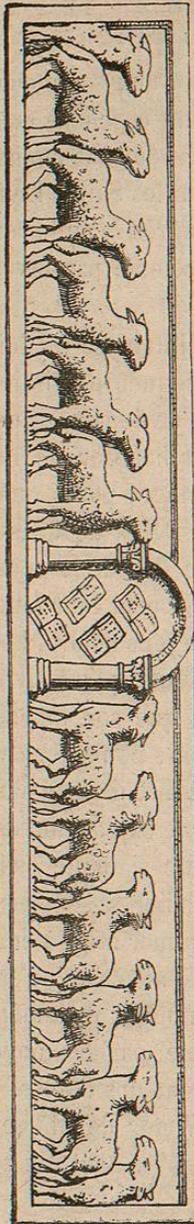
¹ La planche, reproduite d'après la photographie prise dans la catacombe même par M. Roller, à la lumière du magnésium, ne laisse voir qu'imparfaitement les quatre rouleaux représentant les quatre Évangiles.

même acharnement qu'ils avaient mis à poursuivre les chrétiens eux-mêmes¹, ils s'étaient efforcé de les anéantir par le feu pendant que les Hiéroclès, les Porphyre travaillaient à les ruiner par la plume, mais leurs efforts réunis avaient été impuissants; les Néron, les Galère, les Dioclétien, avaient disparu avec leurs bourreaux et leurs sophistes, et l'Église victorieuse pouvait satisfaire toute sa dévotion envers les Livres Saints, qui avaient été sa consolation, sa force et son appui pendant la tourmente. Elle n'y manqua pas. L'art chrétien se donna plus libre carrière que pendant le temps des persécutions : il ne fut plus obligé de s'envelopper en quelque sorte de mystère et de ne représenter Notre-Seigneur que sous l'image du Bon Pasteur; il put le couronner de son auréole et entourer la tête de ses Apôtres du nimbe sacré; il put figurer sans symboles la plupart des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme nous le voyons sur les monuments postérieurs à Constantin, qui sont parvenus jusqu'à nous. Un jour vint où, par suite de l'invasion des barbares, les beaux-arts eurent des jours d'éclipse, les œuvres des artistes nouveaux furent souvent grossières, sans goût, sans grâce, mais elles respirèrent en général un véritable esprit de piété et furent toujours un hommage aux Saintes Écritures et à leur auteur. Si ceux qui succé-

¹ Eusèbe, *H. E.*, VIII, 2, t. XX, col. 745. Ceux des chrétiens qui eurent la faiblesse de livrer les Livres Saints aux persécuteurs furent flétris du nom de *traditores*. S. Augustin, *De Baptismo contra Donat.*, VII, 2, t. XLIII, col. 225. Cf. *Epist.* XLIII, 3, t. XXXIII, col. 161, etc. Voir W. Smith, *Dictionary of Christian antiquities*, t. II, p. 1995.

dèrent aux peintres des catacombes et aux sculpteurs à qui l'on doit les premiers sarcophages chrétiens eurent moins de talent et d'habileté, ils n'eurent pas moins de dévotion que leurs prédécesseurs pour les Saints Livres, et celui qui voit le fond des cœurs agréa le culte rendu à sa parole sainte par les seconds comme par les premiers.

Tandis que la peinture et la sculpture se mettaient ainsi au service de la religion, l'éloquence faisait de même et plus encore. La littérature ne demeurait point en arrière des arts plastiques pour honorer les Écritures. Elle les honorait même davantage, parce qu'elle dispose de plus de ressources. Les Pères ne tarissent point d'éloges au sujet de la parole de Dieu; pour la louer, ils épuisent tous les termes que peut leur fournir l'admiration la plus vive et l'amour le plus tendre. Leurs œuvres tout entières ne semblent même qu'un hymne à la gloire de la Bible, car, quelle que soit l'étendue de leurs écrits, — et l'on sait combien, pour plusieurs, elle est considérable, — tout ce qui sort de leur plume n'est guère qu'un commentaire et une explication de la parole de Dieu. Ils ont pour elle une si haute estime qu'ils emploient leurs veilles à l'étudier et dépensent leurs forces à la faire comprendre, aimer et goûter par les disciples de Notre-Seigneur. Ils n'ont qu'un seul désir et une seule ambition : s'en nourrir eux-mêmes et en nourrir les autres. C'est ainsi que, par des moyens divers, l'Écriture fut toujours l'aliment des fidèles. Un sarcophage de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille nous représente un troupeau de brebis, dont six sont



placées à droite et six à gauche¹. Elles sont toutes tournées vers une niche qui contient les quatre volumes des Évangiles. Les ouailles du bon Pasteur vont là chercher l'aliment de la parole de Dieu qui les nourrit, car l'Écriture est le riche pâturage où les conduit le divin berger :

*Dominus regit me et nihil mihi deerit,
In loco pascuae ibi me collocavit².*

[manque,
Le Seigneur est mon berger, rien ne me
Il me conduit dans de (gras) pâturages.

Le meilleur hommage qu'aient rendu les Chrétiens aux Saintes Écritures a été d'aller ainsi s'y nourrir de la parole de vie.

Pendant les premiers siècles, l'Église n'avait pu rendre d'honneurs publics aux Saintes Écritures. Elle avait dû se contenter d'en faire entendre l'éloge aux

¹ Voir Figure 13, d'après Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. v, pl. 386, n° 1 (texte p. 129), et A. de Ruffi, *Histoire de la ville de Marseille*, t. xi, ch. 1, § XII, 2^e édit., 2 in-f°, Marseille, 1696, t. II, 123. (B. N. L 7 k ⁴⁶²²).

² Ps. xxii (Hébreu, xxiii), 1-2.

fidèles par la bouche de ses docteurs et d'en représenter les scènes et les symboles sur les fresques des catacombes. Mais dès qu'elle eut conquis le droit de vivre au grand jour, elle s'empressa de se dédommager de la contrainte qu'elle avait été obligée de s'imposer jusqu'alors. A Nicée, au premier concile œcuménique, qui fut comme la consécration solennelle de la victoire du Christianisme sur le paganisme, les Pères voulurent que les saints Évangiles occupassent au milieu d'eux la place d'honneur et ils les élevèrent sur un trône couvert de riches tapis¹, parce qu'ils les considéraient comme le Christ lui-même, visiblement présent dans leur assemblée par sa parole écrite². Dans les conciles qui suivirent, on se fit un devoir de suivre l'exemple donné à Nicée. Une vieille mosaïque de la coupole de Saint-Jean *in Fonte*, à Ravenne, nous a conservé le souvenir monumental de cet usage solennel. Au centre, sur un *suggestus*, sorte de trône élevé, soutenu par quatre colonnes, on voit le livre des Évangiles ouvert au commencement de saint Jean. A droite et à gauche, dans une niche de forme absidale, est une chaire épiscopale, destinée à figurer

¹ Voir Ed. Martène, *De antiquis Ecclesiae ritibus*, l. III, c. 1, 9, 4 in-4°, Rouen, 1702, t. III, p. 395-396, où il cite, outre le concile de Nicée, un grand nombre d'autres conciles. On croit communément que c'est du premier concile général que date cet usage. Il fut, en tout cas, pratiqué par le concile d'Éphèse. Voir la note suivante.

² « Christum... veluti caput constituit (dit saint Cyrille d'Alexandrie, qui avait présidé le concile d'Éphèse (431) au nom du pape saint Célestin), venerandum enim Evangelium in sancto throno collocatum erat. » *Apologia ad Theodosium*, t. LXXVI, col. 471.

en abrégé l'assemblée conciliaire¹. Cette mosaïque est du milieu du cinquième siècle.

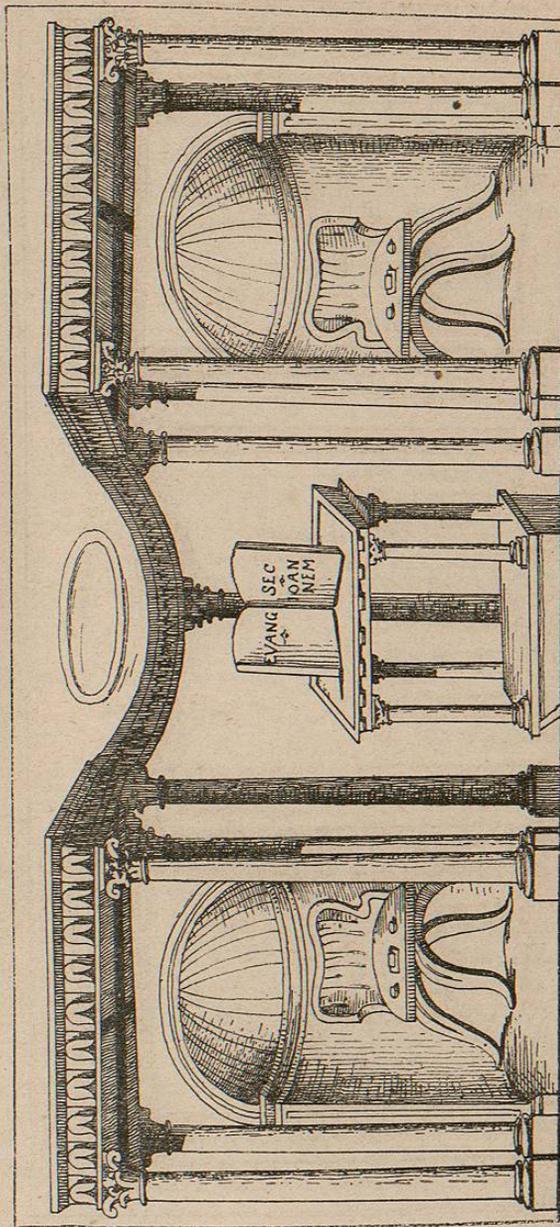
Les honneurs rendus aux Écritures par les Conciles ne se bornèrent pas là. On donnait à la collection des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament le beau nom de « Bibliothèque divine², » et on les traitait en effet comme un objet divin. Le quatrième concile œcuménique de Constantinople, marchant sur les traces du second concile de Nicée, décréta qu'on devait rendre le même culte et au livre de l'Évangile et à l'image de Notre-Seigneur³. Aussi le diacre le porte-t-il solennellement pendant la célébration des mystères divins et l'encense-t-il avec respect. Les fidèles écoutent debout la lecture ou le chant de la parole sainte⁴. Lorsque le diacre entonnait l'Évangile, tout le monde faisait pieusement le signe de la croix, ceux qui portaient sur leur

¹ Voir Figure 14, d'après Ciampini, *Vetera monumenta*, 2 in-f°, Rome, 1690-1699, t. 1, pl. xxxvii, vis-à-vis de la p. 132. Cf. la représentation du premier concile romain dans P. Aringhi, *Roma subterranea*, t. 1, p. 383.

² *Bibliotheca divina*. S. Jérôme, *De vir. illustr.*, 75, t. xxiii, col. 683. Voir la note *ibid.*

³ Ce culte était si universel et si populaire dans l'Église que le second concile général de Nicée et le quatrième concile de Constantinople, pour expliquer de quelle manière il faut honorer les images de Notre-Seigneur et des Saints, disent qu'on doit les vénérer comme les Évangiles. Ὅν τρόπον... καὶ τοῖς ἁγίοις Εὐαγγελίοις (Nic. II). Τὴν ἱερὰν εἰκόνα τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ὁμοτίμως τῇ εἰδῶν τῶν ἁγίων Εὐαγγελίων προσκυνεῖσθαι θεοπίζομεν. *Conc. Constantinop.*, IV, Act., x, can. 3, Mansi, *Conc.*, t. xvi, col. 400.

⁴ *Constit. Apost.*, II, 57, *Patr. gr.*, t. 1, col. 728; S. Isidore de Péluse, *Epist.*, I, 1, 136, t. LXXVIII, col. 272; cf. Sozomène, *H. E.*, VII, 19, t. LXVII, col. 1477.



14. — Le livre des Évangiles occupant la place d'honneur dans les Conciles. Mosaïque du Baptistère de Ravenne (v^e siècle).

tête des couronnes ou d'autres ornements les déposaient aussitôt. Quand le chant était fini, l'évêque d'abord, puis le clergé et enfin tout le peuple, baisaient respectueusement l'Évangile. Cette coutume s'observait particulièrement dans les Gaules¹. Du temps de saint Paulin, pour rendre en quelque sorte sensible à tous les yeux la sainteté des Écritures, on les plaçait dans un des *secretaria* qui s'ouvraient des deux côtés de l'autel². On faisait vénérer publiquement les Évangiles aux fidèles, nous dit saint Augustin³.

Les autographes qu'on attribuait aux Apôtres étaient l'objet d'une dévotion extraordinaire. A Éphèse, on rendait les plus grands honneurs à l'Évangile de saint Jean, qu'on croyait être l'exemplaire original⁴. A Constantinople, on lisait une fois chaque année d'une manière solennelle un exemplaire de l'Évangile de saint Matthieu, qui passait pour avoir été écrit de la main de saint Barnabé⁵. On le conservait avec le plus grand respect dans

¹ Jonas d'Orléans (en 841), *De cultu SS. Imaginum*, l. II, *præf.*, t. CVI, col. 343. Cf. Ciampini, *Vetera monimenta*, t. I, p. 129.

² S. Paulin, *Epist. xxxii, ad Severum*, 16, t. LXI, col. 338.

³ S. Augustin, *De Civ. Dei*, x, 29, t. XLI, col. 309. Cf. Kraus, *Real-Encyclopädie der christlichen Alterthümer*, t. I, p. 456; voir aussi p. 457; A. J. Binterim, *Die vorzüglichsten Denkwürdigkeiten der christ-katholischen Kirche*, 7 volumes en 14 tomes in-8°, Mayence, 1825-1831, t. IV, 1^{er} Theil, 1827, p. 225.

⁴ *Chronicon pascale*, init., *Patr. gr.*, t. XCII, col. 77. Pierre d'Alexandrie, mort en 311, est le premier qui parle de cet autographe. R. Simon, *Histoire critique du texte du Nouveau Testament*, p. 43, en conclut que c'est une légende. Cf. Philostorge, *H. E.*, VII, 14, t. LXV, col. 552.

⁵ Baronius, *Annales*, ad ann. 485, § XXII, t. VIII, Lucques, 1741, p. 482-483.

le palais impérial, au témoignage de Sévère d'Antioche¹.

A défaut des autographes des Évangélistes, on ne négligeait rien pour avoir des exemplaires dignes de la parole de Dieu. Ce fut là, pendant des siècles, une des grandes marques de dévotion des pieux chrétiens envers les Écritures. Dès que la paix eut été rendue à l'Église, tous ses enfants rivalisèrent de zèle, pour réparer le mal qu'avait fait la persécution de Dioclétien, et pour témoigner leur vénération envers les Saintes Écritures. L'empereur Constantin donna l'exemple. A peine le César converti avait-il établi le siège de son empire à Constantinople qu'il écrivait au savant Eusèbe, évêque de Césarée :

Dans cette ville qui tire de nous son nom, par la miséricorde de Dieu, notre Sauveur, une grande multitude s'est unie à la très sainte Église. C'est pourquoi, comme toutes choses sont ici en grand progrès, il me semble à propos d'y faire construire tout d'abord beaucoup d'églises. Acceptez donc volontiers ce que j'ai résolu de faire. Il m'a paru convenable de m'adresser à votre prudence, pour que vous fassiez exécuter cinquante copies des divines Écritures, sur du parchemin bien préparé, par des calligraphes habiles, dont

¹ Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. II (1721), p. 81-82. A Venise et à Prague, on croyait avoir l'autographe latin de saint Marc, mais le manuscrit de Venise et de Prague n'est qu'un manuscrit latin de la Vulgate, du VI^e siècle. Voir Foggini, *De romano D. Petri itinere et episcopatu*, Florence, 1741, p. 232 et suiv.; Dobrousky, *Fragmentum pragense Evangelii S. Marci vulgo autographi*, in-4^o, Prague, 1778, p. 10 (B. N. A 2612). Le fragment de Venise et le fragment de Prague forment l'Évangile complet de saint Marc (Dobrousky, § III, p. 8-9).

l'écriture soit belle et facile à lire, et qu'on puisse transporter commodément partout. Vous savez combien ces copies sont indispensables aux Églises. Nous avons envoyé par nos lettres au préfet d'Orient les ordres convenables afin qu'il vous fournisse tout ce qui est nécessaire pour la confection des manuscrits. Nous laissons à votre diligence le soin de les faire transcrire aussi promptement que possible. De plus, vous aurez le droit, par l'autorité de cette missive, de requérir deux chars publics. Ainsi les copies, élégamment écrites, seront apportées plus commodément en notre présence. Un des diacres de votre Église sera chargé de ce soin et dès qu'il sera arrivé auprès de nous, il recevra des marques de notre bienveillance. Que Dieu vous garde, frère bien-aimé¹.

Eusèbe s'empressa d'exécuter les ordres de l'empereur². Il avait d'ailleurs lui-même un grand zèle pour ce genre de travail. Les plus illustres et les plus doctes personnages de son époque, comme ceux des siècles suivants, se faisaient un devoir de piété de copier et d'annoter de leur propre main la parole de Dieu. On croit qu'Origène transcrivit plusieurs fois lui-même le Nouveau Testament³. L'abbaye de Fulde possédait un exemplaire d'une Harmonie des quatre Évangiles annoté de la main de Victor, évêque de Capoue, en 546⁴.

¹ Eusèbe, *De vita Constantini*, IV, 36, t. XX, col. 1185.

² *Ibid.*, 37, t. XX, col. 1185.

³ Redepenning, *Origenes*, 2 in-8^o, Bonn, t. II, p. 184; cf. S. Jérôme, *In Matth.*, XXIV, 36, t. XXVI, col. 181.

⁴ Lachmann, *Novum Testamentum græce et latine*, 2 in-8^o, Berlin, 1842-1850, t. I, p. XXVII; il a été publié par Ranke, à Leipzig, en 1868. Cf. E. Borgia, *De cruce Veliterna commentarius*, in-4^o, Rome, 1780, p. CLXXXII, note b (B. N., H 840^a). Le manuscrit a pour